

Argumentaire du numéro : *L'abus*

2025 T. 43 n°2

Date limite de réception des articles : 15 janvier 2025

Parution le : 15 septembre 2025

L'abus – L'article défini renforce sa gravité et sa sévérité tout en invitant à la qualification : l'abus d'alcool, l'abus de vitesse, l'abus de confiance puis l'abus sexuel. Les figures d'autorité – notamment les parents et les « profs » – ne sont pas en reste d'ailleurs, avec leur cortège d'abus de pouvoir et autres abus de faiblesse. Alors de quel abus s'agit-il dans la clinique analytique ? L'étymologie est parlante : « abus » provient du latin *abusus* qui signifie « user complètement de, détourner de son usage, mésuser ». L'abus emporterait-il à l'occasion jusqu'au-delà du principe de plaisir ? Un peu à la manière de la pulsion qui vole une prime de plaisir à la satisfaction du besoin, et qui ne se contente pas de la satisfaction sans en abuser de surcroît. De là vient peut-être qu'on retrouve trois destins à l'abus : abuser, être abusé et s'abuser.

Abuser – Il y a d'abord le mésusage de la chose consommée en excès ou au-delà de toute limite dans les conduites addictives et ordaliques des adolescents, qu'il s'agisse de l'alimentation, de l'alcool et des drogues ou du temps passé sur les écrans. Et quand c'est « quelqu'un » qui se substitue à la « chose », l'excès avec lequel l'abuseur profite de la bonté, de la crédulité, de la vulnérabilité ou de la faiblesse de l'abusé interroge l'interrelation. De quelles faiblesses l'adolescent profite-t-il jusqu'à l'abus ? Elles sont nombreuses. Sans doute y a-t-il quelque plaisir à user ses parents qui conservent longtemps un faible pour l'enfant dans l'adolescent. Le sort lancé par *His Majesty the Baby* se poursuit simplement sous d'autres traits. Parfois moins angélique et moins innocent, l'adolescent est aussi enclin à *abuser* hors la loi, dans le cadre de perversions dites « transitoires ».

Être abusé – Le renversement en son contraire évoque le brûlant sujet des violences sexistes et sexuelles. Quel que soit le lieu, quelle que soit sa nature, l'abus est devenu l'une des figures de la psychopathologie de la vie sociale quotidienne. La scène publique en dénonce les effets dramatiques dont l'actualité regorge, faisant de l'abus l'un des visages de l'actuel malaise dans la culture. La très large diffusion des hashtags *#metoo* et *#balancetonporc* fait très souvent écho aux abus sexuels dont nombre de personnes ont été victimes à l'adolescence. De l'abus vécu à l'abus dénoncé, de l'abus tenu secret à l'abus reconnu, quelles positions subjectives occupe successivement l'adolescent abusé, dans la subjectivation de ce qui lui est arrivé ? Contrairement au couple harceleur/harcelé, l'abus connote une confiance initiale qui a fini par être bafouée. Aussi l'abus n'est-il pas qu'une agression ou un accident, mais aussi, et avant tout, une affaire de trahison.

S'abuser – Et si tout abus renvoie toujours à un abus de confiance, à quel endroit commence-t-il ? La forme pronominal, qui laisse entendre que l'on peut toujours être dupe de ce qui nous arrive ou plutôt de ce que l'on se fait, invite inmanquablement à s'interroger sur la dynamique inconsciente à l'œuvre dans l'abus. Non pas qu'on doive abuser du fantasme pour expliquer tous les abus dont on peut être victime : que le fantasme soit traumatique ne veut évidemment pas dire que tout trauma soit fantasmatique. Et pourtant le fantasme n'abuse-t-il pas l'adolescent lorsqu'il préfère bâtir des châteaux en Espagne plutôt qu'œuvrer à passer son bac ? Et s'il ne valait pas mieux pour le narcissisme adolescent, parfois, *être abusé* que *désabusé* ?

En mettant l'accent sur le caractère polymorphe de l'abus, ces trois déclinaisons invitent l'analyste à réfléchir, sans perdre de vue sa propre potentialité abusive, mise en acte dans la violence de l'interprétation. Car après tout, n'est-ce pas la question essentielle qu'on lui adresse aujourd'hui en forme de reproche : et si la psychanalyse abusait ?